

Simon Predj

LA
MORT
EN
HÉRITAGE

ARS MORIENDI



Une photo pour Noël

Les Lawson sont des fermiers de Germanton, en Caroline du Nord : une petite communauté rurale établie sur des terres fertiles. Charlie Lawson, quarante-trois ans, cultive le tabac comme son père avant lui. Avec une famille qui grandit sans cesse, lui et son épouse Fannie ont du mal à joindre les deux bouts. Ça ne mine pas leur moral pour autant. Ils s'aiment, ils ont un toit, ils ont sept beaux enfants qui mangent à leur faim. De quoi garder le sourire.

Pourtant, l'entourage de Charlie commence à remarquer des changements dans son humeur au cours de l'été 1929. Son regard est souvent vide, fixé au loin. Parfois, il ouvre la bouche pour dire quelque chose, mais y renonce et quitte la pièce. Il semble évident que quelque chose le tourmente. Pour expliquer son tempérament sans cesse plus mélancolique, on le suppose préoccupé par la dernière grossesse de Fannie, ou absorbé par ses propres problèmes de santé.

En effet, son épouse, enceinte de huit mois, ne va pas bien. Elle est si faible qu'elle a continuellement besoin d'aide pour traverser ses journées. De son côté, Charlie souffre de sévères migraines qui le ralentissent dans son travail.

La petite Mary Lou voit finalement le jour sans embûches en août, mais la joie que soulève son arrivée dans la famille ne dure pas. L'automne s'installe et Charlie commence à avoir du mal à dormir. Ses insomnies sont maintenant fréquentes. Fannie se réveille souvent durant la nuit pour le trouver assis au bout du lit, la tête dans les mains. Lorsqu'elle lui demande pourquoi il ne dort pas, il répond que ce sont les migraines. Occasionnellement, elle le surprend dans la salle à manger. Il y nettoie ses armes à feu jusqu'au matin.

Aux premières neiges, l'attention portée à ses armes se transforme en obsession. Il les nettoie et les passe en revue fréquemment ; la plupart du temps, il quitte la maison avec un fusil sous le bras. Ses problèmes de santé et le manque de sommeil le rendent irritable. Il perd patience pour des petits riens. Durant ses excès de rage, seul son fils aîné Arthur, seize ans, a la force physique nécessaire pour le retenir jusqu'à ce qu'il se calme.

L'hiver qui commence en 1929 sera l'un des plus rudes jamais enregistré dans la région. L'air est glacial. Au début de décembre, Fannie demande à Charlie s'il envisage d'acheter des cadeaux de Noël pour les enfants cette année. Le manque d'argent les a souvent empêchés de célébrer. Cette année-là, il répond qu'il prépare une surprise destinée à sa famille pour Noël. Aussi curieuse que les enfants, Fannie tente de lui tirer les vers du nez. La réponse est toujours la même :

— C'est une surprise.

Deux semaines avant Noël, Charlie demande à tous les membres de la famille de monter dans le camion. Il leur annonce qu'ils s'en vont en ville, à Winston-Salem, et qu'il va leur offrir à tous de beaux vêtements neufs. Les Lawson sortent du magasin avec leurs nouveaux habits sur le dos, fiers et tout sourire. C'était donc ça, la fameuse surprise !

Charlie les emmène ensuite chez le photographe pour un portrait de famille. À cette époque, se faire prendre en photo



Photo de la famille Lawson avant le drame.

était très dispendieux, pas accessible à toutes les bourses. Ce sera la première et la dernière photo de la famille.

Le matin du 25 décembre 1929 débute comme tous les autres matins d'hiver pour les Lawson. Fannie prépare le déjeuner pendant que Charlie et les enfants remplissent leurs tâches ménagères. Arthur, le fils aîné, est sorti chasser le lapin avec un cousin, mais il revient à la maison vers neuf heures, à court de munitions. Charlie lui donne quelques dollars et l'envoie faire le plein au magasin général.

Aussitôt qu'Arthur s'est suffisamment éloigné sur la route, Charlie se dirige vers la grange avec ses armes sous le bras : une carabine, un fusil à pompe à double canon et un second à canon simple. Sa surprise de Noël est entamée...

Dans la maison, Maybell, sept ans, et sa sœur Carrie, douze ans, se préparent à rendre visite à leur oncle Elijah, le frère de



Maison où la tragédie familiale a eu lieu.

Charlie. Elles s'y rendront à pied, comme il n'habite pas très loin. À la cuisine, Fannie commence les préparatifs du repas tandis que sa fille aînée Mary, dix-sept ans, cuisine un gâteau aux raisins pour le dessert. Pendant que le gâteau refroidit, elle choisit la robe qu'elle portera cet après-midi pour la messe de Noël. Son petit ami, Charlie Wade Hampton, viendra les chercher, Arthur et elle, pour les y conduire. James, quatre ans, et son frère Raymond, deux ans, jouent au ballon sur le terrain, surveillés par leur mère à travers la fenêtre.

Dans la grange, Charlie guette Carrie et Maybell. Il sait qu'elles devront passer devant son poste d'observation pour rejoindre la route menant chez Elijah. Ses armes sont chargées et bien alignées. Il préfère la précision de sa carabine ; il est sûr qu'elle fera ce qu'on attend d'elle.

Caché derrière la porte, Charlie entend ses filles approcher. Il sort d'un bond, pointe son arme sur Carrie et tire. Elle lève instinctivement les bras pour se protéger, mais la balle traverse ses mains et se loge dans son front. Les yeux de Maybell

s'écarquillent; elle fige. Charlie braque la carabine sur elle et appuie sur la gâchette. Rien ne se passe. Elle est coincée. Il la lâche et s'empare d'un des fusils à pompe. Maybell se met à hurler et s'enfuit en courant. Il lui tire dans le dos, la tuant sur le coup.

Il regarde ses filles couchées dans la neige un moment. Elles sont immobiles. Pour être sûr qu'elles ne se relèveront pas, il prend un madrier et assène plusieurs coups à la tête des dépouilles. Il traîne ensuite les corps à l'intérieur de la grange, les place côte à côte sur le sol, pose leur tête sur deux roches plates et croise leurs bras sur la poitrine, comme dans un cercueil.

Charlie reprend ensuite ses armes, les recharge en marchant vers la maison, d'un pas assuré. Il essaie en vain de décoincer la carabine. De nombreux voisins ont entendu les coups de feu. Cependant, comme c'est la saison de la chasse au lapin, personne ne se pose de questions.

Dans la maison, Mary achève ses préparatifs pour son départ à l'église et Mary Lou, la petite dernière, dort paisiblement dans son berceau. Fannie, voulant raviver le feu dans le poêle, se rend compte qu'il manque du bois. Elle sort pour aller chercher quelques bûches et voit Charlie dévaler vers elle. Il lui tire en plein cœur sans même ralentir la cadence.

Alarmée par la proximité du coup de feu, Mary se précipite sur le seuil pour voir ce qui se passe. Elle tombe face à face avec son père en train de tirer la dépouille ensanglantée de sa mère. Paniquée, elle s'enfuit au salon, croisant James et Raymond qui accourent dans la maison par la porte arrière. Après avoir glissé le corps de Fannie à l'intérieur, Charlie se met à la poursuite de Mary. Terrifiés, les deux garçons montent se cacher à l'étage.

Charlie arrive au salon, lève son arme et tire dans le dos de sa fille. Il est si près d'elle que le choc du coup de feu la projette contre le manteau de la cheminée, qui lui brise le poignet

et lui fracasse plusieurs dents. Un éclat de la balle se loge dans l'horloge murale, brisant ainsi le mécanisme. Le temps s'arrête à treize heures vingt-cinq. Charlie monte alors à cheval sur Mary et la frappe de toutes ses forces à la tête avec la crosse de son fusil pour s'assurer qu'elle est bien morte.

Les pleurs des autres enfants résonnent à travers la maison, révélant leur cachette. Charlie se précipite d'abord sur Raymond, qui s'enfuit. Le père réussit à coincer son fils dans la cuisine, mais le petit se glisse derrière le lourd poêle à bois. Impossible de l'atteindre. Le poêle est trop chaud pour être déplacé. Charlie essaie donc d'utiliser son fusil à pompe comme levier pour le faire bouger. Le canon de l'arme se plie, mais le poêle ne bouge pas. Une seule arme est encore utilisable. Charlie réussit finalement à attraper son fils par le chandail et à le sortir de là. Il lui prend la tête et la fracasse contre le sol jusqu'à ce que le gamin lâche son dernier souffle.

Charlie monte ensuite à l'étage et regarde sous le lit où James se terre. Le garçon s'extirpe de sa cachette à force de se tortiller. En hurlant à travers ses larmes, il tente de s'abriter derrière le berceau de Mary Lou, les yeux remplis de peur et de confusion. Charlie renverse le berceau sans se soucier du bébé. Il empoigne James par le bras et le jette sur le sol, avant de lui fracasser le crâne avec la crosse du fusil. Mary Lou subit le même sort.

Il ne déplace pas les corps, mais les tourne sur le dos. Il prend le temps d'aller chercher les oreillers de chacun pour y poser leur tête, avant de leur croiser les bras sur la poitrine, comme il l'a fait pour Carrie et Maybell.

Cette tâche accomplie, il prend sa carabine coincée et le fusil à pompe fonctionnel et quitte la demeure pour s'enfoncer dans la forêt au bout du terrain, derrière la maison. Accompagné de ses deux chiens, il marche ainsi jusqu'à une petite clairière à un peu moins d'un kilomètre, pour mettre le point final à sa surprise de Noël. Mais d'abord, il a besoin de temps pour réfléchir.

Pendant plusieurs heures, il tourne autour de l'arbre qu'il a élu quelques jours auparavant. Lorsqu'il s'assoit au pied du pin pour en finir, les corps des membres de sa famille ont déjà été découverts par des proches venus leur souhaiter un joyeux Noël. Charlie cale le canon de son fusil à pompe contre sa poitrine, et déclenche la gâchette à l'aide d'une branche.

L'écho du coup de feu se rend aux oreilles des premiers témoins du massacre. Steve Hampton et d'autres voisins suivent les jappements des chiens et trouvent ainsi la dépouille de Charlie dans une mare de sang.

Les hommes transportent son corps jusqu'à la maison dans une couverture. Le suicide de Charlie laisse peu de doute sur l'identité du responsable de l'hécatombe. Or, le motif échappe à tous. La seule piste : des notes gribouillées au verso de deux tickets de caisse, retrouvées dans les poches du meurtrier. On peut y déchiffrer « *no one to blame but* », soit « la faute de personne sauf » et « *trouble will cause* », quelque chose comme « problème causera ».

L'unique survivant de ce massacre familial est Arthur, que Charlie a envoyé au magasin général. Il est fort probable qu'il ait simplement éloigné le seul membre de la famille plus grand et plus costaud que lui, par peur d'être arrêté dans son sombre projet.



Qu'est-ce qui a pu pousser Charlie Lawson à assassiner toute sa famille avec une telle violence ? Comment interpréter l'attention portée à la position des corps, ou l'ultime photo familiale ? Voici les principales théories élaborées :

- Était-il aux prises avec des troubles mentaux, dont les migraines étaient un indice ? Il semblerait que non. Des tests ont été effectués sur son cerveau lors de l'autopsie et

aucun dommage n'a pu être décelé. Toutefois, un second examen a révélé que le cerveau de Charlie était particulièrement petit et sous-développé. Difficile d'en déduire quoi que ce soit.

- Selon certaines rumeurs, Charlie n'est peut-être pas le meurtrier. Sa famille aurait été victime de meurtres perpétrés par le crime organisé. On aurait décidé de faire taire Charlie, témoin d'une magouille. Rien ne soutient une telle théorie.
- La troisième théorie est assurément la plus populaire. Selon quelques sources anonymes, des proches et des amis des Lawson, Charlie était soupçonné d'entretenir une relation incestueuse avec sa fille aînée. Une amie aurait même prétendu, plusieurs années après le massacre, que Mary lui aurait avoué être tombée enceinte de son père. Est-ce la honte que son secret soit dévoilé au grand jour qui a fait perdre la tête à Charlie ? Possible. Malheureusement, aucune mention de grossesse ne figure au rapport d'autopsie de Mary.

En réalité, nous ne connaissons jamais le véritable motif. Charlie Lawson a emporté son secret dans la tombe.



Les meurtres tragiques fascinent. Après la découverte des corps, la nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre à travers la Caroline du Nord. Les curieux se sont déplacés par centaines, puis par milliers, pour voir la scène de crime. Et ils ont été comblés, car la maison Lawson était maculée de sang. Il y en avait partout. Le plancher en était tellement recouvert qu'on a dû le ramasser avec une pelle à charbon.

Les funérailles ont eu lieu deux jours après le familicide, le 27 décembre, au cimetière Browder de Germanton. Plus de

5000 personnes ont assisté à la cérémonie. Les prières terminées, les cercueils ont été ouverts pour permettre à la famille et aux amis de faire leurs adieux convenablement. Plus de trois heures ont été nécessaires pour satisfaire la curiosité morbide de tous. Après avoir formé deux files, toutes les personnes présentes ont pu jeter un œil aux huit victimes.

Le chagrin des proches va de soi, mais peut-on en dire autant de celui des milliers d'étrangers? Les photos prises ce jour-là au cimetière montrent une foule digne d'un festival rock. Certains grimpaient même dans les arbres pour avoir une meilleure vue. Après avoir lu sur cette sordide affaire dans les journaux, les gens voulaient être témoins de ce morceau d'histoire. Les meurtres tragiques de la famille Lawson se sont vite transformés en une attraction touristique.

Arthur n'avait que seize ans. Marion, un des frères de Charlie, savait pertinemment que son neveu aurait besoin de soutien pour traverser son deuil, mais aussi d'argent pour payer l'hypothèque



La foule de curieux qui se recueille
autour des cercueils des défunts.

et subvenir à ses besoins. Or, avec tous ces touristes qui désiraient voir la maison Lawson, l'oncle a senti la bonne affaire.

À peine dix jours après le massacre, il a érigé une clôture autour de la maison Lawson et placé une publicité dans les journaux de la région. Pour 25 cents, les touristes pouvaient visiter la célèbre maison de l'horreur. À leur apogée, les visites guidées attiraient près de 500 visiteurs par jour.

Les touristes ne voulaient pas revenir les mains vides. Certains ont volé les raisins sur le gâteau de Noël cuisiné par Mary, resté sur la table de la cuisine. Puis, des petits objets sont disparus : peignes, ustensiles, outils... Assez pour faire croire à Marion que, s'il avait permis les visites sans surveillance et sans clôture, sans un semblant d'ordre, il ne resterait aujourd'hui plus rien de la maison. Les collectionneurs auraient emporté jusqu'à la dernière latte du plancher.

Lorsque les effets personnels des Lawson ont été mis aux enchères vers la fin de janvier 1930, ce sont les armes à feu meurtrières qui ont enflammé le plus les participants ; en particulier le fusil à pompe avec lequel Charlie avait matraqué ses enfants. Les mises ont été considérables.

Plus tard cette année-là, à la foire annuelle du mont Airy, Arthur et Marion ont monté une tente pour exposer quelques souvenirs de la famille Lawson : le berceau et quelques meubles. Chacun voulait posséder quelque chose en provenance de la ferme, comme pour pouvoir dire : j'y étais. Parmi les articles de collection les plus inquiétants de ce *memorabilia* : des pots Mason contenant du sang récolté le jour du drame. Transmis de génération en génération jusqu'à nos jours, ces objets sont considérés comme un héritage familial précieux.

Aujourd'hui, il existe un petit musée en hommage à la famille Lawson situé au deuxième étage du Dry Goods Country Store à Madison, en Caroline du Nord. Il occupe l'ancien salon funéraire de Germanton où ont été embaumés et exposés les Lawson.

L'affaire Lawson a inspiré les auteurs-compositeurs et les poètes. La plus marquante de ces créations artistiques est sans contredit la chanson de Walter «Kid» Smith, simplement intitulée *Murder of the Lawson Family*. À partir des informations disponibles dans la presse, il a écrit la première *murder ballad* inspirée des Lawson. La pièce est enregistrée en mars 1930 par son nouveau groupe, The California Buddies. La chanson fut un grand succès sous l'étiquette Columbia Records. On raconte qu'Arthur Lawson, pour traverser les mauvaises journées, s'enfermait seul chez lui avec une bouteille de whiskey et écoutait la chanson en boucle durant des heures, en larmes.

Le chanteur Walter «Kid» Smith joue un rôle important dans cette histoire, car il a pendant un temps été engagé par Marion dans le cadre des visites guidées. Sa chanson clôturait le parcours.

À la fin de la visite, Marion distribuait un feuillet souvenir où apparaissaient la fameuse photo de Noël des Lawson et un autre cliché plutôt morbide de la scène de crime. Deux textes y figuraient : un poème écrit par Wesley Wall et intitulé *The Lawson Tragedy*, et une chanson d'Elbert Puckett portant le titre *Song of the Lawson Family Murders*.



Pourquoi une telle fascination ? Cette passion sinistre pour les affaires de meurtres n'a rien de nouveau. Les criminels jouissent d'une attention considérable depuis l'arrivée des journaux au début du 19^e siècle. Que ce soit à la télévision, au cinéma, au théâtre, au musée ou dans les bouquins, l'intérêt envers les meurtriers prend plusieurs formes. Dans la culture populaire, il est omniprésent. Mais pourquoi sommes-nous à ce point fascinés par les histoires morbides ?

En règle générale, une personne est susceptible de ressentir toute la gamme des émotions normales : l'amour, la honte, la pitié ou le remords. La plupart du temps, elle n'arrive pas à comprendre le fonctionnement d'un esprit pathologique capable de tuer, torturer, violer ou même manger un être humain. Difficile de concevoir qu'une personne puisse s'abandonner à de tels actes ! Les meurtriers sont poussés par des démons intérieurs qu'ils ont eux-mêmes du mal à expliquer.

Or, peu importe la morbidity de la scène, nous voulons comprendre. Nous sommes incapables de détourner le regard de l'horreur étalée devant nos yeux, car ces histoires déclenchent une sorte de poussée d'adrénaline. En conséquence, ces atrocités créent une dépendance. Avec toute cette violence rapportée dans les médias et saturant nos divertissements, avons-nous perdu notre capacité à être consternés ? Avons-nous besoin de crimes toujours plus odieux pour la retrouver ?

Cette curiosité morbide a toujours fait partie de nous. Nous n'avons qu'à penser à cet accident de voiture devant lequel nous ne pouvons pas nous empêcher de ralentir pour regarder, comme envoûtés par la douleur de nos semblables. *A priori*, il est légitime de croire que le comportement humain est simplement guidé par un instinct de survie, par la quête du plaisir et l'évitement de la souffrance. Paradoxalement, nous sommes également captivés par le répugnant et le douloureux, attirés par le risque. C'est à mon sens pour les mêmes raisons que nous agissons en voyeur, lorgnant un accident de voiture, ou pire, recherchant la vidéo du meurtre épouvantable de Luka Rocco Magnotta sur Internet.

Il est possible que ce qui nous pousse à consommer ce type d'histoires soit l'attraction de ce qui est hors la loi. Ces criminels obéissent à leurs désirs les plus sinistres, voire leurs fantasmes les plus sadiques. Pas que nous ayons secrètement envie de tuer. Peut-être nous demandons-nous simplement ce que seraient nos vies si nous ne connaissions aucune limite, si nous

n'avions ni foi ni loi. Ces meurtriers nous offrent la catharsis de nos plus sombres émotions. C'est en quelque sorte leur fonction sociale. Ils nous permettent de regarder dans le gouffre de l'âme humaine, sans y tomber.

Selon une théorie du neuroscientifique et conférencier en psychiatrie de l'Université de Cardiff au Royaume-Uni, Dean Burnett¹, une des raisons pouvant expliquer l'attrance pour le macabre se cache dans le cerveau. Lorsque vous regardez un documentaire ou lisez un livre sur les tueurs en série, par exemple, l'angoisse ressentie déclenche la libération de cortisol dans votre corps, une substance similaire à l'adrénaline, aussi considérée comme l'hormone du stress ou de la survie. La stimulation qu'elle induit est plus grande que celle causée par une activité décontractée entre amis. Si vous vous sentez tendu et menacé, et que soudainement cette menace disparaît, le message que reçoit votre cerveau est le suivant : l'action entreprise a vaincu votre peur. Donc, c'était la bonne chose à faire. Pour vous féliciter, votre cerveau libère du cortisol. L'effet de la peur sur le corps, très semblable à celui de l'excitation, est si envivrant qu'il explique en partie pourquoi nous sommes accros au plaisir d'être effrayés. Pour certains, quelques manèges au parc d'attractions suffisent ; pour d'autres, ce sont les histoires d'horreur.

Le docteur Burnett avance une autre explication. Le cerveau est un organe paranoïaque qui tente par tous les moyens de minimiser l'impact d'une menace perçue. La curiosité serait simplement une réaction de notre cerveau cherchant à supprimer les incertitudes. Cela expliquerait notre désir d'en savoir plus au sujet des gens vivant en marge de la société. Ce serait en quelque sorte un réflexe de survie.

Toutefois, si vous entrez dans une pièce où une personne se fait démembrer, vous ne resterez pas là, à regarder la scène avec

1. BURNETT, Dean. *Le cerveau, cet imbécile*, Bernay, City Edition, 2017.

fascination. Au contraire, vous quitterez les lieux en courant et vous appellerez à l'aide, parce que c'est vrai, tangible. Le danger est bien réel, en face de vous. Mais le meurtre présenté sous forme de divertissement vous permet d'être témoin à distance. Vous pouvez ainsi profiter des bénéfices liés à l'apprentissage, sans vous mettre en situation de danger.

Personnellement, je crois que tout intérêt porté à la façon dont nos semblables agissent est en réalité un intérêt envers nous-mêmes. Comprendre l'autre pour mieux se connaître soi-même.

Peu importe ce que nous nous racontons pour nous déculpabiliser, notre intérêt ne concerne pas d'abord les victimes. Nous sommes attirés par le casse-tête, le labyrinthe des émotions humaines, les comportements et les motifs du mal. Ce n'est pas tant l'acte en soi, aussi terrible soit-il, qui nous fascine, mais plutôt son mobile. Ces monstres, comme on se plaît à les appeler, sont aussi humains que vous et moi. Il existe une part de cette folie en chacun de nous, même si nous préférons le nier. Maintenant, c'est à vous de découvrir laquelle.

Ne sommes-nous pas tous humains ?

À mes yeux, l'histoire qui suit illustre à merveille notre besoin de comprendre. En 2004, j'habite un campement dans la forêt humide du minuscule village de Tofino, sur l'île de Vancouver. Je discute avec mon ami Marc-Étienne en sirotant mon café sous un ciel gris et pluvieux, quand soudainement nous entendons des dizaines de corbeaux hurler en chœur de façon frénétique. Malgré leur proximité, nous ne les voyons pas. Ils sont nombreux et très bruyants. L'atmosphère est étrange, voire sinistre. Comme nous devons quitter notre campement pour aller au village, nous décidons de partir à leur recherche, d'enquêter.

Nous suivons le petit sentier qui mène à l'orée de la forêt, en tendant l'oreille. Puis, au bout de quelques minutes de marche, nous apercevons les corbeaux devant nous. Ils sont

Table des matières



<i>Ars Moriendi</i> , le podcast	9
Avant-propos	11
Introduction : Nous sommes les monstres	13
1. Une photo pour Noël	19
2. La marquise empoisonneuse	37
3. Veuves meurtrières	69
4. À bout de nerfs	81
5. Le garçon homard	91
6. Les indésirables	119
7. Règlement de comptes	151
8. En plein vol	167
9. Somnambule	179
10. Wendigo	193
11. Fête des Pères	211
12. Le repas est servi	219
13. Les brumes de Toby	255
14. Survivre	287
Conclusion : <i>Memento mori</i>	315
Remerciements	321